

Sous le secret le lien
Intervention de Jacques Nassif
le 7 Avril 1994 à Lille

Je vous remercie et je crois que vous m'excuserez de la désinvolture avec laquelle je vais aborder ces questions. La désinvolture est en effet ce qui peut caractériser le mieux le personnage qui va me servir de porte-parole, puisque j'ai pensé qu'il serait plus facile pour moi de laisser la parole à une figure dont vous verrez qu'elle a beaucoup à nous apprendre.

Il s'agit d'un vieil homme dont on sait peu de choses au départ dans ce roman de Mircéa Eliade qui s'appelle *Le vieil homme et l'officier* 1. Ce vieil homme se promène beaucoup dans sa ville, Bucarest, observe, s'assoit sur des bancs et noue facilement la conversation. Un jour, il entend des déménageurs prononcer un nom. Ces déménageurs sont en train d'installer dans un bel appartement un haut dignitaire du parti. Nous sommes en pleine ère Ceausescu, et vous pouvez penser que nous avons affaire à un État aussi totalitaire que vous pouvez l'imaginer. Le nom du dignitaire en question est couplé à une adresse, à un lieu. Et l'ex-instituteur, le directeur de l'école de la rue Mântuleasa (c'est le nom du roman en roumain), se dit: «Chic, je vais me présenter et pouvoir évoquer le passé».

Mais il ne se rend pas compte du danger; ou peut-être s'en rend-il compte. En tous les cas, il entre sans sonner, sans se présenter au portier, et il est immédiatement dévisagé par des voisins qui se posent des questions. «Mais que vient-il faire là ? A-t-il rendez-vous? S' imagine-t-il que le camarade Borza sera là ? Mais il prend ses repas au bureau d'habitude, et il est deux heures et quart.» Il s'adresse à tout le monde pour demander l'heure (c'est sa façon d'entrer en relation), et à partir de cette réponse de l'heure, on lui pose d'autres questions. C'est manifestement un homme de parole, un homme avec lequel on a spontanément envie de parler, et auquel on a envie de dire des choses, mais peut-on les lui confier? Sur ce palier d'escalier, il y a quelqu'un qui veut tout de suite dire quelque chose, mais il a peur parce qu'il y en a un autre qui arrive. Ce vieux monsieur ne veut pas prendre l'ascenseur et il fait des rencontres en prenant l'escalier. J'insiste sur cette scène, car c'est la scène initiale. Il arrive et se présente à une femme qui lui ouvre la porte.

«J'ai rendez-vous avec lui ici, dit le vieillard. Je viens de la part de sa famille. A vrai dire, moi, aux yeux de Monsieur le Major, je représente toute une partie de sa famille, ajouta-t-il l'air entendu. J'en suis la partie la plus précieuse, l'enfance.» Et un peu plus loin: «Je le connais depuis toujours, je l'ai connu quand j'étais grand comme cela.» Il y a un lapsus amusant, je ne sais pas si c'est l'auteur ou le traducteur. «Je l'ai connu quand j'étais grand comme cela», comme s'il s'identifiait à son personnage, à celui dont il parle. «Je peux dire que je fais partie de sa famille, peut-être même suis-je plus que de sa famille.»

C'est un thème qui vous importe apparemment, la famille, et c'est pour cela que je fais ces citations. En fait, il n'est manifestement pas de la famille. C'est le directeur de l'école, et à ce titre, il connaît cette néo-famille qu'est la bande des copains qui se tiennent pendant toute une vie, et qui font chaîne, eux aussi. C'est une autre forme de famille tout aussi importante. Lorsque s'établit un totalitarisme, la famille des copains, des camarades, c'est peut-être la vraie famille. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle un autre: «camarade» dans cet ordre, dans ce nouvel ordre qu'instaurent parfois des États, où l'on prétend finalement dissoudre les liens de famille. Ce n'est donc pas par hasard si on ne voit dans ce roman ni père ni mère ni tous

ces tas de secrets qui constituent une famille. En général, on parle de petits tas, on dit qu'ils sont sales, on parle de linge sale.

Or vous savez que l'étymologie du mot secret renvoie aux excréments. Donc, ce qui se fait en secret, ce sont les besoins, et de cela, c'est sûr, il n'y a pas lieu de parler. Cela se fait sans qu'il y ait lieu justement: c'est un lieu séparé, et ce n'est pas pour rien. A propos du secret, ça a toujours à voir avec l'odeur: on est au parfum, on met son nez quelque part. Quoi qu'il en soit, notre vieillard va essayer de faire revivre les liens de cette famille qui est la famille qui compte le plus : la famille Enfance.

Finalement, qu'est-ce que c'est qu'une famille? C'est ce qui gère l'enfance. C'est dans une famille qu'on est un enfant, il n'y a pas d'enfant dans la nature, sauf quand c'est la société qui doit s'en occuper, et qui doit donc essayer de préserver encore davantage ses secrets, les secrets de la filiation, et vous savez toutes les conséquences que le fait de cacher ou révéler entraîne, lorsqu'il y a adoption.

Et voilà qu'une fois qu'il s'est introduit chez ce cadre du Parti, chez ce Major de la Milice, celui-ci se méfie. Non seulement il se méfie, mais il dit: «Je ne vous connais pas; mais qui êtes-vous? Vous vous êtes introduit par fraude dans ma maison, il faut que vous ayez un but. Alors, dites-moi vite ce but, avant que je me fâche, répondez. Pourquoi êtes-vous venu? Dans quelle intention?» Et cette fête des retrouvailles, d'une reconnaissance, d'une évocation de toutes sortes d'histoires, du monde merveilleux de l'enfance, se transforme en suspicion, en traque, en interrogatoire.

Comme par hasard, chez ce haut cadre du parti, il y a un certain Domitrescu, qui est une sorte d'enquêteur en chef de la police, qui le fait coffrer, en disant: «Qu'il y ait deux Borza à peu près du même âge et dans la même ville, je n'arrive pas à le croire. Le bonhomme sait quelque chose. Il a une idée derrière la tête. Peut-être même qu'au fond, la question est encore plus compliquée. Peut-être ne vous a-t-il pas du tout confondu avec quelqu'un d'autre, et s'il a une idée derrière la tête, c'est justement parce qu'il sait qui vous êtes.»

Vous voyez tout de suite que le savoir, quand il y a suspicion, est exaction de savoir, puisque nous sommes dans une société où, en principe, personne n'a droit au secret. Il y a un corps de fonctionnaires policiers qui peut tout savoir de vous, auquel vous n'avez absolument pas le droit de rien cacher. Eh bien, immédiatement, la suspicion crée le secret, crée la dissimulation. S'il a une idée derrière la tête, c'est justement parce qu'il sait quelque chose. C'est exactement la situation d'un enfant.

En fait, tout enfant passe par une phase où il peut tout à fait légitimement supposer qu'on s'intéresse trop à lui, qu'on veut tout savoir de lui. Et donc que tout ce qu'il a dans la tête est suspect et qu'il faut qu'il le cache. Nous passons tous par une sorte de paranoïa de base qui est constitutive du sujet. C'est même plus précisément lorsqu'un enfant cherche à savoir d'où viennent les enfants, et qu'on lui répond par une esquive ou par la théorie de la cigogne, que cet enfant se doute très vite qu'on lui ment, qu'on lui cache quelque chose, et qu'il se dit: «Si on me ment, moi aussi, j'ai le droit de faire semblant de croire ce qu'on me dit, pour qu'on me fiche la paix, et pour que je puisse continuer à faire mes recherches». C'est une étape tout à fait décisive.

C'est la naissance du semblant, pour parler comme font les lacaniens. Mais ce semblant est constituant, pour parler comme feront plus tard les winnicottiens ou quelqu'un comme M. Masud Khan. Cet espace du secret est tout à fait vital. C'est-à-dire que, lorsqu'un enfant en est dénué, il peut basculer dans autre chose. On peut lire ses pensées, il est transparent. C'est donc une conquête contre la folie que d'arriver à garder un secret. C'est

quelque chose de tout à fait important. Mais pourquoi un sujet peut-il penser qu'il n'arrivera pas à garder le secret et que tout va se savoir? C'est un peu ce que dit mon titre, Sous le secret le lien. C'est parce que ce sujet-là qui croit qu'on peut tout savoir, qu'on ne peut rien cacher, a perdu le lien, ayant été exclu du lien. Il va donc penser qu'il ne peut qu'être constamment soumis à un interrogatoire.

Je reviens à mon personnage qui s'appelle Zaharia Farâma dans ce texte. J'ai posé la question à un Roumain qui m'a dit que ce n'est absolument pas un nom ni un prénom roumain. J'ai pu m'autoriser à rêver un peu, et Mircéa Eliade, qui est un mythologue et donc quelqu'un qui connaît toutes sortes de langues, a dû s'amuser avec les langues et forger un nom qui n'est pas indifférent. Je vous en donnerai la traduction, mon étymologie est fantaisiste, mais vous verrez qu'elle a du sens.

L'interrogatoire – on coffre bien sûr ce Farâma – commence ainsi: « – Depuis quand connaissez-vous le camarade Borza? – Il était grand comme ça, répondit Farâma en souriant, le bras tendu. Il a été mon élève dans mon école. – Et comment savez-vous que c'était lui? Farâma se mit à rire en hochant la tête, une expression de mélancolie sur le visage. – Voyez-vous, c'est à partir d'ici que les choses s'embrouillent. Jusqu'à hier après midi, je pouvais jurer que c'était bien lui, Monsieur le Major Vasile Borza, et je suis allé le voir, et voilà qu'il me déclare qu'il ne se souvient plus. – Mais qu'alliez-vous faire chez le camarade Borza, comment avez-vous trouvé son adresse?

Apparemment, il reste peu d'espoir pour cet homme. Son cas pourrait presque être entendu. Il est allé lui demander quelque chose, je ne sais quelle faveur à laquelle il n'a bien sûr pas droit, ça pourrait être une peccadille; mais que vient-il demander? C'est toute la question. Or, on le suspecte d'en savoir plus qu'il ne dit, et il se pourrait bien que ce qu'il vient demander, ce soit à son tour d'en savoir de façon très innocente, sur un autre élève de la même classe, camarade du camarade Borza, un certain Lixandru qui a disparu, dont on a perdu la trace. Et vous savez que dans une société totalitaire, il importe parfois de pouvoir aller jusqu'à changer de nom, jusqu'à changer d'identité, jusqu'à disparaître, faire le mort. Le secret, ça va jusque-là.

Comment s'en tire-t-il, de ce soupçon qui pèse sur lui du simple fait qu'il a tenté de faire passer la suspicion de savoir, et d'un savoir qui est de toutes façons interdit, pour une simple demande de savoir. Il s'en tire en racontant des histoires tout à fait fabuleuses. Ce livre – je pense vous avoir donné déjà suffisamment envie d'aller y regarder – est truffé d'histoires qui plongent leurs racines dans le merveilleux et qui ont la facture de ce qu'on peut appeler à juste titre un mythe. Ce n'est pas par hasard.

L'exposé très fin de M. Goudemand au début vous l'a aussi explicité. Il a très bien couvert ce champ. Il a dit que derrière le secret, si on veut vraiment obliger quelqu'un à dire son secret, ce secret qu'on pourrait penser être complètement individuel, définir un sujet, le cerner, le mettre dans sa boîte à lui, eh bien, dans cette boîte, on trouve des histoires qui vous font renouer avec toute l'humanité, et même avec l'humanité la plus ancestrale. Voilà, pour vous donner un exemple, le genre d'histoire que le vieil homme raconte.

«Tout à coup, je me suis souvenu de lui, Borza, quand il était petit, et je me suis rappelé son aventure avec le fils du Rabin – Quelle aventure? coupa Domitrescu. – C'est toute une histoire, une histoire longue et bizarre, je peux même dire mystérieuse. Les journaux en ont parlé à cette époque. Mais je crois que personne n'y a rien compris, je peux même dire que c'est resté un mystère. – Quelle espèce d'aventure, pourquoi pensez-vous que c'est resté un mystère? – C'est resté un mystère parce que personne n'y a jamais vu clair, commença

Farâma.»

L'histoire du fils du Rabin est tout simplement l'histoire d'une cave remplie d'eau où un groupe d'enfants se rend, quand l'eau en est mystérieusement montée. Ils ont reconnu que c'était une cave intéressante à cause des signes qu'ils avaient pu déchiffrer, signes écrits en hébreu qui est la langue de l'Ancien Testament. Et voilà ce que raconte Farâma: « – D'après ce que j'ai compris, voici ce que pouvait être ce secret. Si jamais les garçons trouvaient une cave abandonnée et pleine d'eau, il fallait qu'ils cherchent je ne sais quels signes. S'ils découvraient tous ces signes, ils auraient la preuve que cette cave était un endroit ensorcelé. De cet endroit, on pourrait passer sur l'autre rive. – Que dites-vous là mon ami? s'écria Domitrescu en souriant. »

Un peu plus loin, voilà l'histoire qui se raconte: «Allea qui savait très bien nager, a bondi à plusieurs reprises hors de l'eau et leur a crié: “Je ne la trouve plus, je l'avais trouvée tout à l'heure et puis elle a disparu, elle s'est cachée de nouveau. C'était comme une lumière toute grande.” Il a replongé, il est resté un peu de temps au fond et puis il est remonté découragé. C'était comme une grotte de diamants, et toute illuminée. On aurait dit que mille cierges y brûlaient. « – C'est elle, s'écria alors le fils du rabbin, je la reconnais. Après avoir dit adieu à tous ses camarades, et embrassé Allea et Ixandru, il a plongé la tête la première, et n'est plus jamais ressorti. Les garçons ont attendu jusqu'au soir, puis ils sont restés chacun chez soi, non sans avoir juré les uns aux autres qu'ils ne révéleraient à personne ce qu'ils avaient appris.»

Voilà un secret fabuleux et qui peut lier une bande d'enfants par des liens on ne peut plus serrés. Bien sûr, les journaux peuvent en parler après ça, et on peut s'interroger. Enfin, jusqu'à présent, à quoi avons-nous affaire? Finalement, à une situation intéressante pour nous. Un sujet suspecté de savoir quelque chose qui, à partir de certaines questions dérive, se laisse aller, en étant un peu prolix, à raconter toutes sortes d'histoires qui ne tiennent pas nécessairement debout, mais qui sont évocatrices, séduisantes, littéraires, comme pourrait dire l'enquêteur.

Mais les choses se corsent. C'est là que nous entrons dans quelque chose à quoi je tiens, qui est de considérer certains textes comme fabriqués pour indiquer quelle doit être la nécessité éthique à laquelle se plie une psychanalyse. Une de ces nécessités éthiques est de n'aller jamais vérifier les dires d'un sujet analysant. Bien évidemment, on pourrait penser que si Farâma se mettait en situation, comme ça, de raconter son histoire, de raconter sa vie, ou de raconter la vie de ces adolescents qu'il a eus en charge, celui qui l'écoute n'ira jamais vérifier. D'ailleurs, comment vérifier ce genre d'histoire?

Eh bien justement, il a affaire à un enquêteur, et l'enquêteur, lui, va aller vérifier. Et le troisième chapitre n'est pas un chapitre qui raconte un dialogue entre son enquêteur, son inquisiteur même, et le conteur. C'est un dialogue entre Domitrescu le policier, et le camarade Borza, que le vieil homme est venu visiter. Domitrescu fait son enquête et constate que Borza a menti. Il a prétendu qu'il n'avait jamais mis les pieds dans cette école Mantuléasa. Pas du tout, il y est allé, aux dates que disait le vieux monsieur. « Donc, vous n'avez aucun intérêt à contredire Farâma. Il est fort probable que vous avez fait vos classes à Mântuléasa et que vous l'avez oublié. Il y a de cela plus de trente ans, qui donc peut se souvenir de ce qui s'est passé il y a trente ans ?»

Et voilà: on est entré dans la mémoire, dans les traces. Et cette mémoire, on le sait, fabrique des secrets par elle-même. Voilà, lorsqu'on passe encore plus haut dans la hiérarchie, quelles sont les hypothèses des enquêteurs. «Vous voyez, les choses se clarifient, entendit

Farâma, elles s'éclairent les unes les autres, elles constituent ensemble une configuration et leur sens se dévoile, mais seulement à condition que nous partions d'une hypothèse, celle-ci: d'un côté vous voulez cacher quelque chose, garder un secret, et puis de l'autre, votre mémoire, comme le font toutes les mémoires, vous trahit. C'est-à-dire qu'elle ne retient pas les éléments essentiels, mais garde avec une précision presque photographique les éléments marginaux. Il nous suffisait donc d'examiner avec la rigueur nécessaire ces épisodes périphériques pour trouver le chiffre secret au moyen duquel on pouvait identifier les actions, les personnages, les idées que vous vouliez tenir cachés».

Cet examen rigoureux a été fait. Il y a donc deux types de secrets dans cette petite phrase que je vous ai lue. Il y a le secret volontaire, ce que vous voulez garder secret, et puis il y a ce que l'enquêteur appelle le chiffre secret qui est devenu secret à l'insu du sujet. Et là aussi, c'est une distinction que fait Freud et que M. Goudemand a rappelée au début, c'est tout à fait indiqué dans le texte de Freud sur l'établissement des faits en criminologie. C'est une distinction tout à fait décisive, celle-là.

Au départ, la psychanalyse s'est instaurée comme une inquisition supplémentaire. Freud cherchait bien dans Les Études sur l'hystérie à extorquer des secrets, et indiquait explicitement dans ses premiers textes sur la technique qu'il fallait obtenir du sujet qu'il ne garde aucun secret. C'est une des façons d'énoncer la règle fondamentale: «Vous ne me cachez rien». Et puis, il s'est aperçu que c'était peut-être se mettre à la place d'un inquisiteur et que si les sujets gardaient des secrets, c'était bien malgré eux, et que, ce que la psychanalyse aurait à découvrir, c'était plutôt ces secrets à l'insu des sujets.

Mais revenons à ce dialogue entre le policier et son camarade. Toujours est-il que l'instituteur va hâter l'élimination de Borza. Il a prétendu ne pas connaître l'instituteur, en fait, il le connaissait fort bien. Toutes les histoires de l'instituteur sont vraisemblables, sinon vérifiables (en tous les cas les faits repérables dans ce qu'il a dit sont vérifiables), si bien que petit à petit sa position devient de plus en plus précaire. L'histoire montre que la tête de Borza va tomber à cause des révélations de Farâma.

Mais l'histoire commence à devenir tout à fait intéressante quand Borza s'inquiète de savoir combien de temps on va garder en prison ce raconteur d'histoires, ce fauteur de troubles, ce révélateur du passé, et que l'autre lui répond: «On lui a donné la possibilité d'écrire et il est en train de faire sa déclaration. Il faut que nous ayons un peu de patience, je lui ai demandé d'écrire tout ce qu'il savait sur toute la bande des copains. Il a réclamé du papier deux fois en trois jours, il rédige bien, il a un style coulant, c'est un artiste, mais son écriture est difficile à lire. On tape en ce moment à la machine ce qu'il a écrit jusqu'à hier soir. Mais il remonte au déluge comme à son habitude.» Petit à petit, on assiste à un va-et-vient entre l'écriture et la parole. Il écrit des tonnes de papier. On vient l'interroger, on prend parfois en note ce qu'il a écrit, ça se recoupe, ça ne se recoupe pas, il y a une masse d'histoires qui s'accumulent.

Il passe devant des enquêteurs, dans des bureaux différents, c'est toujours un circuit différent qu'on lui fait emprunter. Nous sommes dans un véritable labyrinthe administratif, et ses histoires, les plus hallucinantes soient-elles, commencent à se savoir et à circuler dans toutes les sphères de l'administration. Tant et si bien qu'un jour, on fait venir l'instituteur chez un sous-secrétaire d'état. Il entre dans un très grand bureau et, petit à petit, la circulation de ses histoires permet de suivre les échelons de la hiérarchie. On peut imaginer que ces histoires vont remonter dans l'échelle de l'état. C'est à dire que les mythes qu'il raconte datent d'avant la guerre de 1914, d'avant l'entrée de la Roumanie en guerre, en 1916. Petit à

petit, le fait de suivre à la trace différents sujets dans cette capitale, va permettre de renouer toutes sortes de fils qui recourent les circuits du pouvoir, la hiérarchie du pouvoir.

Et c'est ainsi que, pour finir, il y a d'abord une entrevue avec Economu, puis avec le camarade ministre Anca Vogel. Anca Vogel, c'est la terreur, celle qui est dans tous les journaux, celle qui tient le pouvoir. On peut penser à Mme Ceausescu dont le physique est à peu près retrace. Et c'est en fait cette terreur incarnée qui offre des cigarettes Lucky Strike à Farâma et même qui fait venir le vieil homme chez elle. On le réveille la nuit, il arrive vers minuit, mais elle a envie d'entendre des histoires. C'est un très bon conteur. Il raconte les histoires très bien, et donc vers 11 heures ou minuit, on le fait venir dans une limousine, elle lui sert du champagne Veuve Cliquot, et il raconte, et on lui pose des questions.

Mais on lui pose des questions toujours focalisées sur un événement: «Mais racontez-moi les noces d'Oana, racontez-moi la disparition de Darvari.» Et lui de dire constamment: «Pour comprendre cet événement, il faut que vous sachiez.» Ce «il faut que vous sachiez», comme vous le voyez, indique que sous le secret, il y a des liens, un enchaînement d'événements, qu'on ne peut rien comprendre à un individu sans faire le lien avec tout ce qu'il a connu, avec tous ceux qu'il a fréquentés, avec peut-être ses ancêtres, etc. Et il est amené à remonter parfois jusqu'au XVIIe siècle, car remonter à l'origine d'une malédiction, c'est refaire une saga, et c'est toute la Roumanie qui y passe.

Le plus drôle est que parmi les personnages qu'il met en scène (je voudrais tout de même en parler parce que je crois que ça fait partie tout à fait du sujet), il y a un docteur. Les gens l'appelaient docteur, parce qu'il s'y entendait en médicaments de toute sorte et qu'il voyageait tout le temps dans des pays étrangers lointains. Il parlait plusieurs langues, était versé dans des sciences innombrables et guérissait les gens et les bêtes avec des remèdes simples de bonne femme.

Mais il avait un faible pour la prestidigitation. Il avait un immense talent; c'était un illusionniste et un fakir. Ce personnage du prestidigitateur, du magicien, est un personnage tout à fait intéressant à faire entendre dans un pays totalitaire, dans un pays où il importe de faire croire constamment qu'un sou n'est pas un sou, que du café n'est pas du café, que la viande n'est pas de la viande. Vous savez que dans ces pays-là, où il s'agit de gérer la pénurie, un puissant – un homme de pouvoir, une femme de pouvoir – est quelqu'un qui doit trafiquer l'argent, s'arranger avec le fait qu'il y a toujours un marché noir, des circuits parallèles. Il faut d'une certaine façon faire croire qu'un rouble vaut un dollar, pour dire les choses de la façon la plus simple.

C'est pour cela qu'il y a ce personnage du docteur. Or que fait un prestidigitateur ? Encore davantage que le ferait un médecin, il accapare un secret. Vous savez qu'il y a une loi chez eux, il ne faut pas «débiter» (c'est le mot) le secret de fabrication d'un tour auprès de quelqu'un qui ne fait pas partie de la confrérie. Les secrets chez eux sont bien gardés.

L'enquête va aller en s'approfondissant, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de concurrence entre, d'une part, l'enquêteur, Domitrescu, qui est toujours là et qui, pour finir, sera relayé par le numéro 1 et le numéro 3 (c'est ainsi qu'on les appelle, on ne dit même plus leur nom), et puis, ceux qui s'intéressent à la littérature. Le camarade sous-secrétaire d'état a des faiblesses pour la littérature. Celui qui nous intéresse nous... [coupure]

Ceux qui s'intéressent à la littérature, aux mythes, et qui veulent absolument avoir des réponses précises et qui sont constamment renvoyés à des histoires plus anciennes, qui remontent plus loin, c'est en fait des gens qui sous ces histoires fabuleuses, savent très bien qu'il y a un trésor. C'est-à-dire que ces adolescents, peut-être que sous ces histoires qu'ils

racontent, ils racontent à mots couverts quelque chose qui a à voir avec la valeur de ce qui n'a plus cours, avec la valeur cachée sous la terre. Et en fait, il s'agit de retrouver – comme souvent, c'est à cela que sert un secret, avec les chiffres, etc. – il s'agit de retrouver un trésor. Ce trésor, il est bien évident qu'il vaut mieux pouvoir l'accaparer, le confier aux mains des gens en place, aux gens du pouvoir, et ce n'est pas pour rien que ce Farâma est interrogé par la personne qu'on peut imaginer à la tête, au plus haut. C'est pas pour rien qu'elle le fait venir à minuit dans sa maison, et qu'elle lui offre du champagne. Le téléphone sonne. Elle avait le projet d'aller visiter avec lui rue Mântuléasa, les lieux dont il parlait, à trois heures du matin, et en fait, le quartier Mântuléasa est bouclé et on s'aperçoit que Anca Vogel et Economu son secrétaire d'État sont de mèche et que c'est tout un trésor, le trésor polonais qui a été dérobé par leurs soins et qui est caché dans ces caves où l'eau remonte.

Et M. Farâma fait donc tomber Anca Vogel et Economu. Voilà un peu l'histoire de ce vieil homme et de son savoir secret qui est en fait le savoir des origines de l'État. Je vous avais dit que je m'étais livré à une petite étymologie personnelle. Zaharia, son prénom, c'est la racine Zahara qui, en arabe ou en turc, veut dire révéler. Et Farâma, vous connaissez peut-être le mot firman en turc, Faraman qui veut dire Loi, décret. Ce qui donnerait pour ce personnage qui m'a permis de vous parler: le révélateur des lois.

Je vais résumer pour finir, après cette histoire, les quelques thèses autour desquelles a tourné un exposé, qui vous paraîtront peut-être un peu moins abstraites. Toute la question est donc de savoir à propos d'un sujet: 1. S'il est avec nous ou contre nous, 2. S'il est vraiment qui il prétend être. C'est dans la paranoïa de base du sujet humain que s'ancre le secret, la nécessité du secret. C'est l'unique réponse possible à la suspicion, à la méfiance qui est nécessairement engendrée à partir du moment où du mythe doit prendre le relais du savoir.

Ce savoir caché porte presque toujours sur le nom. Le nom propre est un savoir qui est à dissimuler sous la forme d'un signifiant sans signifié. Exactement comme je l'ai fait avec le nom de ce Zaharia Farâma, ce n'est qu'à la fin qu'on peut déceler, sous le signifiant d'un nom propre, du signifié, et seulement quand on a raconté toute l'histoire. C'est-à-dire que ce signifiant est incompréhensible hors d'un contexte. Ainsi, qu'est-ce qu'un secret? C'est la révélation du lien qu'entretient un nom au sens de l'onomastique des noms de famille, avec un nom de lieu, un nom au sens de la toponymie. Un secret, c'est l'inscription des lettres dans l'espace.

Il faut de l'espace pour qu'il y ait un secret, il faut des cloisons. Ce n'est pas pour rien que dans les histoires de trésor, il y a toujours des cartes, avec des noms de lieux, qui sont à déchiffrer, qui sont à retrouver, etc. Percer un secret, c'est donc retrouver le lien entre le nom et le lieu, mais par là même, entre la parole et l'écriture. Vous constaterez à quel point dans ce livre les choses écrites par Farâma lui permettent de dissimuler les choses qu'il dit, qu'il est obligé d'avouer ou de raconter à ses interlocuteurs, et vice versa. Percer un secret, c'est faire jouer ce recouvrement jamais univoque de l'écrit par la parole. Dire quelque chose, écrire quelque chose, ce n'est jamais pareil.

Donc, une situation d'enquête totalitaire et systématique pour obtenir le dévoilement du secret d'un sujet ne peut que remonter du savoir qu'il recèle ou qu'il dissimule, aux croyances qu'il indique, et qu'il indique sans problème. Ça ne fait pas l'ombre d'une difficulté de raconter une croyance. Un sujet peut raconter des croyances sans craindre la censure. S'il dit «je crois», il peut fort bien dire «Je crois que cette femme est en train de faire l'amour derrière cette cloison avec mon père». Je crois. S'il doit dire je sais, ce je sais se transforme tout de suite en secret. Le secret, pourquoi comme par hasard y a-t-il des mythes, des

légendes, c'est parce que c'est la façon qu'a le savoir secret de se révéler. Il se révèle...
[coupure]

Il y a des signes et il faut pour les déchiffrer être suffisamment avancé soi-même. Il y a une éthique de la transmission. Vous comprendrez, quand vous aurez fait les progrès nécessaires. Mais à vous d'être le sujet auquel ces signes peuvent parler. C'est exactement une croyance qui cherche à se faire passer pour un savoir: c'est exactement la définition du pouvoir. Qu'est-ce que le pouvoir? Il est en dernier recours le pouvoir de tout savoir, de vous, de moi, le pouvoir d'enquêter, le pouvoir d'extorquer les secrets d'un sujet. En tous les cas, c'est comme ça que tout le monde hallucine le pouvoir. Bien sûr, ce pouvoir est bien empêché d'aller jusque-là, il y a des lois, il y a des règles. Enfin, il en a les moyens. Un jour, peut-être, on fouillera dans vos papiers, on essaiera de savoir si ce que vous déclarez est vrai, si vous êtes bien le travailleur que vous dites, si vous gagnez bien ce que vous dites, et de quelle façon, et si vous êtes bien le fils de votre père, et le fils de votre mère, etc. C'est ça l'imaginaire du pouvoir. Le pouvoir peut savoir.

Ce pouvoir qui peut savoir, que fait-il? Il essaie, lui, de se faire passer comme fondé sur un savoir. Je sais ce qu'il vous faut, je sais ce qui est bon pour vous. D'ailleurs, vous m'avez choisi parce que vous savez qui je suis. Je suis le plus fiable, le plus compétent, etc. En fait, tout cela, ce sont des croyances, mais des croyances que le sujet du pouvoir est arrivé à faire naître et à exploiter. C'est pour ça que je suis passé moi-même par une fiction de pouvoir et d'enquête qui m'a permis de déplier les sept points que je vous ai explicités pour finir.

I. Le vieil homme et l'officier, coll. "l'Imaginaire", Gallimard, trad. franç. 1977. Titre original Pe Strada Mântuleasa, 1968 – Traduit du roumain par A. Guillerrou.